

COLLOQUE INTERNATIONAL "LE CONCILE DE PERPIGNAN", Perpignan, 2008

Le concile de Perpignan, 15 novembre 1408-26 mars 1409: actes

Dir. Hélène Millet. Editions Trabucaire, 2008. 228 p. N° especial de *Études Roussillonnaises. Revue d'Histoire et d'Archéologie méditerranéennes*. 24 (2009-2010)

M Á R I O F A R E L O

Très souvent, les activités scientifiques adjointes à la commémoration d'un quelconque événement historique ont du mal à se démarquer d'un discours laudatif, voire de propagande mis de l'avant par les promoteurs publics ou privés de ces rencontres. Rien de cela peut être reproché au colloque international sur le concile de Perpignan mené sous la direction scientifique de Hélène Millet (à qui nous devons une éclairante introduction sur le Grand Schisme intitulée *Une Église entre deux papes et trois conciles*) et avec la participation d'un groupe de spécialistes de compétence reconnue.

Pour cette idée de rigueur scientifique contribua l'importance que les organisateurs du colloque donnèrent à l'analyse, à la comparaison et à l'interprétation des sources existantes sur cette réunion de l'obédience avignonnaise. Tout d'abord, une attention particulière a été accordée aux lettres de convocation au concile, qui mérita l'honneur d'une étude particulière assortie d'une traduction et des notes explicatives sur l'exemplaire conservé à l'Archive Capitulaire de Tolède par Jean-Baptiste Lebigue et Hélène Millet (*Lettre de convocation au concile*).

Les deux sources les plus importantes sur l'organisation et le déroulement du concile ont été l'objet d'une attention spécifique. D'une part, les actes du concile rédigés par Guigon Flandrin, jadis publiés par Franz Ehrle, ont été soumis au scrutin attentif de Barbara von Langen-Monheim (*Le rapport sur les actes de Benoît XIII et la dernière version de l'Informatio seriosa*) dans son dessein de mettre en évidence le contenu du rapport introductif présenté lors du concile, une version remaniée d'un texte antérieur circulant dans les méandres curiaux avignonnais dès la fin du XIVe siècle, l'*Informatio seriosa*. De l'autre part, la deuxième source fondamentale pour la connaissance de ce concile demeure la chronique d'un curial de Benoît XIII, Martin de Alpartil, dont Philippe Perrier associe à une véritable *vita* du pape «de la Lune» (*Le concile de Perpignan (15 novembre 1408-26 mars 1409) d'après la Chronique de Martin de Alpartil*). Bien que très souvent mis en relation dans le cadre des diverses contributions du volume, celle de Jean-Baptiste Lebigue sur le cérémoniel de la réunion rédigé pour l'occasion par François de Conzié (*L'ordo du concile de Perpignan*) permet à l'auteur de faire une comparaison en règle de ces deux textes et de démontrer, sur cette question précise, la rigueur des propos de Martin de Alpartil sur l'organisation des sessions conciliaires tout en soulignant la dette que celui-ci contracta à certains endroits dans sa chronique envers les *Actes* mis par écrit par Guigon Flandrin. Parallèlement, la signification juridique de cette réunion a été adressée par Émilie Rosenblieh (*Conciliabule, une qualification canonique à l'époque des conciles rivaux (1408-1409 et 1438-1445)*). Appelé à l'occasion de conciliabule, la réunion de Perpignan est ainsi analysée à la lumière du droit canon, alors que ce terme se rapproche de l'idée d'hérésie. Le développement de cette question faisant partie d'une thèse de doctorat en cours, la contribution de l'auteur se présente sous la forme d'un résumé.

L'attention portée sur les sources eût aussi l'effet de mobiliser documents moins travaillés jusqu'à présent par l'historiographie dans le but de fournir de nouveaux éclaircissements sur les

quatre mois qui durèrent les séances, soit à partir de la documentation émise par Yolande de Bar, veuve du roi aragonais Jean I, chère à Claire Ponsich (*La correspondance de Yolande de Bar, reine veuve d'Aragon : une source sur Benoît XIII et le concile de 1408*), soit d'après la documentation de la couronne aragonaise, notamment celle de nature diplomatique, mise en valeur par Stéphane Péquignot (*À bonne distance. Le pouvoir royal aragonais et le concile de Perpignan*).

Dans un autre ordre d'idées, ce colloque chercha à mieux cerner les agissements du personnage qui a convoqué le concile et l'encadrement spatial de la ville dans laquelle il s'est déroulé. Les auteurs qui ont centré ses études dans cette optique ne se sont pas tenus à une biographie de Benoît XIII, déjà mise en œuvre à plusieurs reprises, mais bien soulignèrent les divers liens qu'il est possible de déceler entre ce pape et les lieux où le concile s'est tenu. Cette question est posée, tout d'abord, en termes d'expliquer les raisons qui ont poussé la réalisation de cette réunion conciliaire à Perpignan (*Pourquoi Benoît XIII choisit-il Perpignan pour tenir un concile ?*). Gilbert Larguier y voit des raisons politiques, bien entendu, à la lumière des relations solidaires entre le pape avignonnais et la royauté aragonaise. De plus, l'auteur insiste sur les omniprésentes préoccupations de sécurité que Benoît XIII démontre dans l'ensemble de ses déplacements et qui force de choix de villes, à l'instar de Perpignan, caractérisées par la proximité de cours d'eaux ou par l'existence d'imposantes structures défensives et les solidarités que le pape pourrait trouver dans ces villes. Deux de ces aspects sont travaillés de façon monographique dans l'économie du colloque. Ainsi, Carole Puig nous fait connaître les réseaux de paroisses et d'institutions ecclésiastiques régulières mis en place à Perpignan à l'époque du concile (*Perpignan au début du XV^e siècle*). Du coup, l'auteur éclaircit mieux les conditions matérielles qui permirent la tenue des sessions conciliaires. Par ailleurs, l'aspect des solidarités perpignanaises de Benoît XIII est travaillé en détail par Marie-Claude Marandet lorsqu'elle se questionne sur un événement précis dans l'histoire du pape «de la Lune», à savoir l'appui qui lui prêté par les gens de la ville lors du siège du palais avignonnais et de son échappée vers des terres aragonaises (*Benoît XIII dans les sources perpignanaises: l'expédition de secours de 1398*). Alors que ces travaux placent l'action de Benoît en amont ou pendant la durée de la réunion conciliaire, celui de Flocel Sabaté (*La place du concile de Perpignan dans l'histoire*) se place en aval, c'est-à-dire, propose une réflexion les agissements du pape «de la Lune» après Perpignan, notamment dans sa relation avec la couronne d'Aragon.

Face à la connotation régionale mise de l'avant par l'étude des conditions de réalisation et de déroulement des séances conciliaires, la question de sa portée internationale a été évaluée par le biais de l'analyse conjoncturelle des relations entre Benoît XIII et les royaumes engagés avec plus ou moins d'ardeur dans l'obédience avignonnaise. Tous les participants qui se sont penchés sur chacun des cas cherchèrent à évaluer avec le plus grand détail possible la «physionomie» des respectives ambassades, notamment à travers une enquête biographique visant à clarifier l'insertion géographique, sociale et institutionnelle des pères conciliaires issus de chacun des territoires présents au concile. Pour mener à bien cette tâche, les participants du colloque ont cherché à constituer la liste des pères conciliaires compilée par Hélène Millet avec la participation des auteurs et de Willy Morice (*Listes des participants au concile de Perpignan*).

Ainsi, la contribution de Prim Bertran I Roigé (*L'església catalana en el marc del concili de Perpinyà (1408-1409)*) s'interroge sur la présence des prélats catalans à Perpignan en tant que fil conducteur d'une étude sur les diocèses qu'ils représentent du point de vue du recrutement de ses ordinaires. De plus, la réalité ecclésiastique catalane est envisagée à travers le cas du monachisme (via l'étude particulière de Poblet et de Montserrat) et des ordres militaires.

Dans l'éventail de toutes les possibilités d'enquête, la contribution de Bruno Galland (*Les Savoyards au concile de Perpignan*) nous a mis sur le sillage des représentants du comte de Savoie, une ambassade très petite en nombre (2-3 individus), mais assez significative, dans la mesure où ceux-ci appartenaient à la famille de Challant, très en vue dans le service des papes au long de la première moitié du XVe siècle. De plus, le cas savoyard nous met en garde sur l'association d'une telle territorialité à l'une des obédiences, sans l'apport de la chronologie et des fluctuations conjoncturelles des relations entre royaume/principauté et Papauté.

Pour le cas navarrais, María Narbona Cárcelos (*La valse-hésitation de la Navarre entre les conciles de Perpignan et de Pise (1408-1409)*) rappelle l'histoire de l'entrée de ce royaume dans l'obédience avignonnaise après 1387, ainsi que la déclaration de neutralité de leur roi Charles III à l'aune du concile et de l'absence des membres du clergé navarrais à Perpignan. Ne pouvant pas analyser ainsi la sociologie des représentants y présents, l'auteur préfère mettre en contexte les actions de Charles III de Navarre au temps du concile de Pise et la rentrée postérieure de la Navarre dans l'obédience de Benoît XIII. Les raisons de l'absence des Navarrais des conciles de Perpignan et de Pise invite donc à la réflexion, envisageable à partir du moment où il existera une «étude en profondeur du haut clergé navarrais qui prendrait aussi en compte les distorsions engendrées par les différences entre les géographies politiques et ecclésiastiques du royaume».

Or, la nécessité d'envisager les raisons de l'absence ou de la présence du concile fit aussi partie de l'analyse du cas de la Gascogne entrepris par Hugues Labarthe (*Les prélats de Gascogne au concile de Perpignan*). L'auteur y voit la présence d'une quinzaine de prélats gascons suivant la réussite d'une politique poursuivie par Benoît XII en termes de placer des clercs qui lui sont fidèles dans certains sièges (archi)épiscopaux de la Gascogne dans la première décennie du XVe siècle. Par ailleurs, un autre argument peut être celui des positions idéologiques tenus par certains d'entre eux, ce qui fait rentrer aussi le clergé de Gascogne dans le débat global de la puissance pontificale ou de la légitimité conciliaire. Par la suite, Hugues Labarthe évalue la participation gasconne à Perpignan, la caractérisant en tant qu'un «franc succès comparée à celle de Pise et Cividale», bien que l'échec de la réunion perpignanaise ait dicté postérieurement l'abandon de Benoît XII par une partie importante du haut-clergé de Gascogne.

L'article d'Óscar Villarroel González (*Castilla y el Concilio de Perpiñán*) propose un abordage similaire, tout en insistant sur la conjoncture internationale du royaume de Castille, notamment en soulignant les relations avec la papauté et la place que les clercs castillans prennent de plus en plus dans la curie pontificale à partir de l'époque du Grand Schisme. Sur Benoît XII et l'église castillane, l'auteur avance l'idée – également soulignée par d'autres participants – que bon nombre des pères conciliaires ont bénéficié d'élections épiscopales menés par Benoît XII. Villarroel González dénombre cent trente et un castillans qui ont participé au concile, ce qui pose des difficultés à l'étude exhaustif de cette présence. Même si la participation dans les travaux du concile n'a pas été significative, le clergé castillan y fut bien présent, faisant peut-être oublier la monarchie qui n'y a pas voulu envoyer de représentation officielle.

En dernier, le cas écossais n'est pas sans rappeler celui d'un autre royaume périphérique comme le Portugal, où l'historiographie fait dépendre le choix d'une obédience en fonction des alignements poursuivis en matière de politique extérieure : tout comme le Portugal s'aligne dès la fin du règne de Ferdinand Ier du côté romain (après un appui chancelant à cause de Clément VII pendant des brefs moins au début de la décennie 1380) à la suite de son allié anglais et contre la Castille, aussi l'Écosse aurait pris le parti clémentin en réponse à l'allégeance anglaise envers Urbain

VI. David Ditchburn («*Une grande ténacité doublée d'une loyauté remarquable*» : l'Écosse et le schisme, 1378-1418)) procura étaler dans la contribution les raisons qui ont mené à ce choix, en insistant, non seulement sur les raisons politique déjà mentionnées, mais aussi sur les influences cléricales (permanence à la curie, corps épiscopal avec des membres formés dans les universités françaises). L'auteur passe en revue les actions menées par les partisans de Benoît XII jusqu'en 1418, alors que la pression se fait de plus en plus forte pour que l'Écosse entre en syntonie avec «le reste du monde chrétien» dont l'épilogue constitua la réalisation du concile générale écossais alors tenu.

En dernier lieu, ce colloque ne manqua pas d'adresser la question des conceptions lettrées sur le Grand Schisme, un thème d'ailleurs cher à la directrice du colloque Hélène Millet. Deux contributions peuvent s'inscrire sous cette perspective. Ainsi, Isabel Grifoll (*Benet XIII, el Cisma d'Occident i la literatura catalana*) propose une étude sur les œuvres d'éminents auteurs catalans tels Bernard Metge, Nicolas Eimeric ou Vincent Ferrer qui peuvent représenter l'étendue et la qualité de la propagande lettrée en faveur de l'obédience avignonnaise qui circulait alors en Catalogne et au-delà. De plus, sont passés en revue les ouvrages «urbanistes», notamment celles émanant de la plume des franciscains. Quant à lui, Jean-Patrice Boudet (*Le «pape de la lune» et la magie*) s'attache à déconstruire les accusations de magie contre Benoît XII et certains de ces proches lors du concile de Pise de 1409, ainsi que la prétendue culture negromantique du «pape de la Lune» diffusée par la mise en profit d'un ensemble de références eschatologiques au règne de la Lune, une reprise de la conception de l'horoscope des religions.

Espérons que les initiatives scientifiques à venir, destinées notamment à célébrer la tenue du concile de Constance (1414-1418) dont le sixième centenaire s'approche à bref échéance, puissent avoir la qualité, l'étendue et l'impact de ces actes qui renouvellent nos connaissances sur le concile perpignanais et sur les actions politiques et ecclésiastiques de Benoît XII.

NASCIMENTO, Aires Augusto

S. Vicente de Lisboa: legenda, milagres e culto litúrgico (testemunhos latinomedievais)

Lisboa: Centro de Estudos Clássicos, 2011. 160 p.

J O A Q U I M C H O R Ã O L A V A J O

Aires Augusto Nascimento, Professor Catedrático Jubilado da Faculdade Letras da Universidade de Lisboa, brinda uma vez mais a comunidade científica com uma obra que aborda as legendas, os milagres e o culto ao diácono e mártir S. Vicente, como padroeiro da Cidade de Lisboa, da sua Universidade e do Mosteiro a ele dedicado, que mantêm gravados nos respetivos selos e na pedra, como selo inconfundível e irrefragável desse patronato, o barco e os corvos que caracterizam a sua iconografia.

Ao aprovar a petição de 12 de Novembro de 1288, assinada pelas vinte e sete personalidades influentes do mundo eclesiástico e cultural português que, reunidas em Montemor-o-Novo,